Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 12 (1924)

Artikel: Questions pratiques : la religion de l'enfant : images et expériences
Autor: Bovet, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380078

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUESTIONS PRATIQUES

LA RELIGION DE L'ENFANT

IMAGES ET EXPÉRIENCES

« Tout enfant qui croit en Dieu est nécessairement idolâtre, ou du moins anthropomorphite... Le grand mal des images difformes de la divinité qu'on trace dans l'esprit des enfants est qu'elles y restent toute leur vie... Gardons-nous d'annoncer la vérité à ceux qui ne sont pas en état de l'entendre... Vous prétendez que les enfants de sept ans sont capables des opérations nécessaires pour reconnaître la Divinité ; [cette capacité] je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aie tort ou raison, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une simple observation d'histoire naturelle. » (1)

Reprenons la simple observation d'histoire naturelle à laquelle Jean-Jacques nous invite.

La première chose qui retienne l'attention, dans les idées que les enfants se font de Dieu, ce n'est pas leur étrangeté, leur insuffisance, leur absurdité logique, leur caractère contradictoire ou rudimentaire. Tout cela caractérise leur physique et leur cosmogonie (2). Mais pour leur théologie, ce qui frappe, c'est ce qu'elle a de grotesque et de caricatural. Pour nous servir d'une expression qu'on entendra bien, les idées de l'enfant sur Dieu ne sont pas enfantines, elles sont puériles.

(1) Rousseau, *Emile*, livre IV.

(2) Je fais ici allusion aux belles recherches, en majeure partie encore inédites, poursuivies à l'Institut J. J. Rousseau par M. Jean Piaget, *Le langage et la pensée chez l'enfant*, 1923. (Voir plus loin, page 157.)

C'est que, pour autant qu'elles se révèlent à nous, elles ne sont pas le produit original de la réflexion spontanée. Elles sont la reproduction imparfaite de propos d'adultes mal compris. L'activité propre de l'enfant s'y manifeste non par une pensée aventureuse mais par une aperception défectueuse.

Essayons de ramener à quelques rubriques principales les traits qui nous frappent dans ces représentations puériles de Dieu.

Nous ne mentionnerons que par prétérition certaines associations visuelles et auditives fortuites dont la signification nous échappe (1). Les représentations qui révèlent quelque chose du caractère de Dieu tel que l'enfant l'imagine sont plus instructives ; ce qui frappe ici c'est ce que nous demandons la permission d'appeler leur « pédomorphisme » : Dieu pour les enfants n'est pas seulement un homme, c'est un grand enfant.

Mariette (4 ; 8) se promenant un jour avec sa tante, lui dit après un moment de silence : « Tante Hélène, comme Dieu doit s'amuser dans le ciel ! Il ne voit de moi que le dessus de mon chapeau : un grand rond et deux petits pieds. »

Une autre, un jour de grand vent : « Comme Dieu doit s'amuser de nous obliger comme ça à tenir nos chapeaux. »

Une autre encore (5 ans) par une violente bourrasque : « C'est la fête du bon Dieu et il a reçu une trompette en cadeau. »

Une fillette à son papa : « Est-ce que tu aimerais être le bon Dieu ? — Je ne sais pas, et toi ? — Oh ! oui, il a sa fête tous les dimanches ! »

Si l'enfant prête à Dieu des attributs qu'il considère comme caractéristiques de l'adulte, le travail par exemple, les sentiments sont aussi ceux d'un enfant.

« ...C'est un personnage voluptueusement assis toute la journée dans un superbe fauteuil, et qui se dérange tout au plus le soir pour faire sortir du ciel la lune et les étoiles. »

Pour un petit Genevois de huit ans, Dieu est dans le ciel un monsieur qui travaille pour son patron.

Aussi l'idée de Dieu peut-elle, — chose curieuse et qu'on trouvera peut-être contradictoire (2) — se présenter en dehors de tout sentiment de respect :

(1) Pratt, *The Psychology of Religious Belief*, p. 202.

(2) Cité par Clavier, *L'idée de Dieu chez l'enfant* (Thèse de Montauban, p. 19).

Un petit garçon déclare à sa mère qu'il a fait une « philippine » avec le bon Dieu et qu'il l'a gagnée. Après quoi, nouveau Salomon, il a demandé au perdant de lui donner... la sagesse.

Le même déclare qu'il joue « à la couratte » avec le bon Dieu et qu'il gagne toujours parce que son concurrent est très vieux.

Au point de départ de ces représentations on trouve presque toujours un mot, une métaphore, d'adulte saisis de façon erronée, ou combinés avec des données venues d'ailleurs par une imagination extraordinairement concrète.

Ainsi cette déclaration d'un petit garçon :

« Quand on meurt, le squelette va au Musée, l'âme et la peau vont au ciel. »

Ou cette description des imaginations d'une fillette :

« Avant sept ans, Dieu était pour moi un vieillard assis à une immense table dans une très grande salle. Cette salle en forme de rectangle est tapissée de velours rouge (le velours me causait au toucher une sensation très désagréable) et éclairée par un lustre d'or. On ne voyait qu'une fenêtre cachée par un rideau rouge. Il y avait une seule porte, derrière la chaise de Dieu. Sur la table on voyait de grands livres reliés en velours gris, dans lesquels Dieu prenait des notes. Parfois il se levait, allait à l'autre bout de la salle où se trouvait la fenêtre et regardait la terre et les hommes. Quand il avait trop de travail, comme à l'approche de Noël, Jésus, Marie, saint Nicolas et trois anges venaient à son aide. Ils entraient l'un après l'autre par la porte, allaient à la fenêtre, regardaient le monde, retournaient vers Dieu pour lui faire part de leurs observations. La salle où se passait tout cela m'apparaissait comme une retraite silencieuse et pleine de mystère. » (2)

Les cantiques évoquent parfois des représentations inattendues

— Au ciel, on jouera à cache-cache avec Jésus. — Comment ? Qui est-ce qui t'a dit ça ? — Mais nous le chantons : « Dans tes riches pâturages apprends-nous à te chercher »

et l'imagerie religieuse aussi, cela va de soi. La représentation peut être si fortement associée à l'idée que des quipropos extraordinaires surgissent. Ceci paraît particulier aux plus petits.

(1) Les lecteurs de nos précédents articles (dans cette Revue, 1919 et 1920), comprendront que dans ce cas l'idée de Dieu, reçue du dehors, n'est pas encore devenue objet de sentiment filial.

(2) Une description tout à fait analogue dans John Fiske, *The Idea o God* est citée par Cutten, *Psychological Phenomena of Christianity.*

G. (4 ans). As-tu eu du plaisir à la promenade ? — Oh oui, maman, et puis j'ai rencontré le bon Berger. Oui, c'était le bon Berger, seulement c'était un petit veau qu'il portait. (Renseignements pris, c'était le garçon boucher).

Dans un cas analogue un couvreur travaillant sur le toit d'une église est pris pour le bon Dieu lui-même, dont il répare la maison.

Une définition abstraite s'associe à une représentation concrète :

G. (4 ans). « Maman, maman, aujourd'hui j'ai vu le bon Dieu !... oui, maman le bon Dieu. » Le lendemain, à la promenade : « Regarde, maman, voilà le bon Dieu qui passe. » Et la mère de voir une dame au visage caché par un voile épais : « Pourquoi crois-tu que c'est le bon Dieu ? — Mais c'est qu'elle peut nous voir et nous ne la voyons pas. »

On peut rapprocher de ces puérilités les prières où la puissance de Dieu est ramenée au domaine étroit des intérêts de l'enfant :

— Fais que ma locomotive marche avec le wagon-restaurant.

Les récits bibliques sont en toute candeur transposés de même façon :

(G. 8 ans). Zachée, dépêche-toi de descendre : tu vas déchirer ta culotte. Et l'enfant trouve à redire à Jésus de ce qu'il a des disciples préférés.

En rapportant ces « images difformes de la divinité » dans l'âme enfantine, on échappe à grand'peine à une impression de blasphème.

Remarquons néanmoins que des divers types de déformation que nous venons de relever aucun n'est particulier à l'enfant.

Les missionnaires rencontrent chez les primitifs des traits tout pareils à ceux que nous venons de rappeler. Un chef souto admirait plus que toute autre chose dans Jésus le fait qu'il avait pu monter un ânon qui n'avait jamais auparavant porté le bât.

Sainte-Beuve rapporte la bizarre confusion d'une religieuse qui avait cessé de se laver parce qu'elle avait été mise en garde contre l'amour propre, et l'embarras d'une autre qui distinguait mal l'*humidité* et l'*humilité*.

...Tel un petit garçon, d'une génération antérieure à la nôtre, dans l'esprit duquel les *Juifs* et le *suif* formaient un déconcertant assemblage.

Et ces aperceptions déformantes, qui ne sont pas particulières à l'enfant, sont bien moins encore chez lui confinées au domaine

religieux : le verbalisme et, sur la base des confusions de mots et des métaphores verbales, les constructions fantaisistes foisonnent partout. Il suffit pour s'en convaincre d'« une simple observation d'histoire naturelle ». Les maîtres ne sauraient trop les multiplier.

*
* *

Si les idées théologiques de l'enfant sont souvent étranges et difformes, ses expériences religieuses sont parfois singulièrement profondes et hautes.

La pensée de l'enfant et ses représentations contrastent violemment avec celle de l'adulte, mais, dans leur religion vécue, je ne vois rien qui les sépare l'un de l'autre. Aussi bien dans le domaine mystique que sur le terrain moral, on peut citer des expériences religieuses d'enfants (je prends ici le mot dans le sens que je lui ai constamment donné au cours de cet article, comme embrassant toute la période antérieure aux approches de la puberté, jusque vers douze ans) qui ne le cèdent en rien aux plus hautes expériences des saints. Sans doute on me dira que ces grandes expériences religieuses sont exceptionnelles chez les enfants — et je n'en disconviens pas — mais les grandes expériences religieuses ne sont-elles pas rares aussi chez les adultes ?

On pensera en première ligne peut-être à des cas où le milieu familial par ses instructions et ses exemples a fait fonction de serre chaude et produit des fruits si hâtifs qu'ils en paraissent monstrueux. Des exemples se rencontrent dans toutes les confessions.

Le biographe de Nellie Organ « la petite violette du Saint-Sacrement morte en odeur de sainteté à l'âge de quatre ans, cinq mois » (1) signale « ses intuitions inexplicables au sujet de la Présence réelle et de l'Exposition du Saint-Sacrement, le rayonnement de son visage et la transformation de ses traits au moment de ses communions, l'apparition, la visite du Dieu saint, son don d'oraison, ses longues heures d'actions de grâces, ses larmes d'amour et de contrition, de force surhumaine dans la souffrance et son amour de la Croix. Il espère une béatification et mentionne comme exemples de sainteté enfantine : la B. Françoise d'Ambroise (quatre ans), S. Madeleine de Pazzi (cinq ans), la B. Véronique Juliani (trois ans).

(1) F. Bernard des Ronces, *Nellie, la petite violette du Saint-Sacrement.* 15e mille. Paris, Maison du Bon-Pasteur, 1912.

Cutton (*op. cit.*, p. 263) cite tout au long d'après Abbot le cas de la petite Marion Lyle Hurd morte à l'âge de quatre ans. Quand elle avait huit mois ses parents lui lisaient quelque chose des feuillets d'école du dimanche. Quand elle mourut « dans tous les détails essentiels sa piété était complète ».

Beaucoup plus près de nous, nous connaissons des parents d'un petit garçon, mort à quatre ans d'une méningite, qui, ayant commencé aussi tôt que M. et Mme Hurd l'instruction religieuse de leur enfant, racontent avec une émotion touchante le plaisir avec lequel le petit chantait des cantiques et la joie que lui causait manifestement la perspective des félicités célestes et l'assurance de l'amour de son Sauveur.

Les témoignages des revivalistes (1) montrent l'enfant très accessible au sentiment du péché.

Encore que des récits comme ceux-là puissent causer à ceux qui les lisent une impression de malaise, nous n'avons pas plus le droit de les ignorer que ceux qui se rattachent à l'enfance de grands saints authentiques : sainte Térèse (6 ans), sainte Catherine de Sienne (6 ans) ; le comte de Zinzendorf (3 ans), par exemple.

Car en dehors même de toute provocation volontaire de la part d'adultes, l'ambiance peut favoriser non seulement des pratiques religieuses mais des crises morales décisives :

A sept ans à peine, Emile Cook, « déjà sérieusement préoccupé de son salut », forma avec son frère, sa sœur et un ami une petite réunion de prière. Et c'est à neuf ans qu'il « arrive à la certitude du salut » (2).

Des cas que nous connaissons de plus près, et dont nous avons pu étudier toutes les circonstances montrent que l'expérience mystique a ses différents degrés (sentiment de communion avec la nature et sentiment de présence) et l'expérience morale (sentiment de la faute, perception de l'idéal, sentiments d'impuissance et de désespoir, sentiment du péché, conversion et joie du salut) se produisent souvent dans des atmosphères qui n'ont rien de surchauffé.

Les faits me paraissent nombreux et bien attestés. Quand il s'agit de formes de piété que nous ne partageons, et n'approuvons pas, nous sommes tentés de laisser le jugement de valeur que nous portons influencer notre réponse à la question de fait : nous met-

(1) Cf. Hammond, cité par Cutton, *Op. cit.*, p. 267.

(2) E. Farjat, *Emile Cook, 1829-1874* (Paris 1877), p. 5 et 7.

tons en doute l'authenticité ou la réalité de manifestations que nous déplorons. Nous avons tort. Si la possibilité des expériences religieuses de l'enfant n'était pas suffisamment prouvée par les faits eux-mêmes, nous pourrions l'établir a priori par l'analyse des conditions psychologiques de ces expériences. Nous verrions que les facteurs qui concourent à leur production sont incontestablement présents de très bonne heure dans l'âme enfantine. Voyons plutôt — et pour cela conservons la division commode en expériences mystiques et expériences morales.

Les premières sont conditionnées, chez l'adulte, par ce que l'on a appelé un « vide affectif » (1), les secondes supposent l'aptitude à « recevoir une consigne » (2) ; les unes et les autres se produisent avec éclat dans des individus dont la vie subconsciente très développée se prête à des germinations lentes et à des efflorescences subites. Toutes ces conditions psychologiques sont, manifestement, remplies par l'enfant. Qui plus que lui a une vie secrète de rêveries et d'aspirations échappant au contrôle de la conscience claire ? Qui plus que lui aime, et plus que lui souffre de l'absence des êtres qu'il chérit ? Qui plus que lui est mis en position d'obéir et de désobéir ? Il y a là — à ne regarder que le côté humain des choses — tout ce qu'il faut pour que soient possibles d'une part des ravissements sublimes confinant à l'extase, d'autre part des désespoirs impuissants et des conversions illuminatrices.

De ces expériences, celles de l'ordre affectif — que nous avons appelées mystiques — seraient, théoriquement, accessibles à l'enfant à un âge encore plus tendre que celles de l'ordre moral. De celles-ci on peut dire qu'elles supposent la raison, pourvu qu'on donne à ce vieux mot son sens classique : la faculté de concevoir l'universel. Il faut, en effet, que qui reçoit une consigne entende qu'elle est impérative dans *tous* les cas où certaines conditions, que le sujet doit être en état de reconnaître, sont remplies — mais on avouera que l'âge de la raison ainsi entendue vient plus tôt que ne disait Rousseau. Et le vieux cantique de nos Ecoles du dimanche est plus près que lui de la vérité :

« Nul enfant n'est trop petit... »

(1) Cf. FLOURNOY, *Une mystique moderne*. DELACROIX, *Les grands mystiques chrétiens*. JAMES, *L'expérience religieuse*. SEGOND, *La prière*, p. 93-103.

(2) ἁμαρτία παράβασις τοῦ νόμου. — Nous rappelons notre article sur *Le mystère du devoir*, cette Revue 1913 et les études qu'il résume.

C'est bien d'ailleurs ce que notre thèse fondamentale sur l'identité du sentiment religieux et du sentiment filial (1) pouvait faire prévoir.

Au total, l'enfant est très près de nous dans le domaine qui nous occupe. Bien avant qu'il ait terminé son instruction religieuse, nous pouvons le considérer comme « participant avec nous de la grâce divine ». Et d'autre part, sur le terrain des idées, ne sommes-nous pas aussi tout près de lui encore ? Entre ces images puériles auxquelles nous nous arrêtions tout à l'heure, et les plus hauts concepts de nos philosophies les plus abstraites, y a-t-il autre chose qu'une distinction de degré ? Ne sont-elles pas les unes et les autres des « idées difformes de la divinité » ? Si le « Monsieur » qui circule là-haut dans un bureau tendu de rouge est fait à l'image de ce que l'enfant connaît, n'en dirons-nous pas autant du Grand Etre, de la Substance, de la Cause et de toutes les entités. Pouvons-nous penser autrement qu'avec nos catégories, et nos conceptions ne sont-elles pas, aussi nécessairement que celles de l'enfant, « idolâtres et anthropomorphites » ?

*
* *

Me hasarderai-je maintenant à formuler quelques remarques d'ordre pédagogique sur les enseignements que les éducateurs peuvent retirer de ces constatations (2) ?

Mais il faut d'abord rappeler que, dans le domaine de l'éducation comme dans tout autre, les inférences pratiques dépendent du but et de l'idéal que l'on se propose. Toute technique, tout art, est inspiré par une fin qui est, en une certaine mesure, étrangère aux matériaux que le technicien a à sa disposition. Le tailleur de pierre, même après avoir reconnu les veines de son bloc, garde la liberté de se demander :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

De même les éducateurs, même après avoir étudié l'enfant,

(1) Art. cités, cette Revue 1919 et 1920.

(2) Je tiens à rappeler ici la belle étude de Maurice VUILLEUMIER, *L'instruction religieuse des catéchumènes*, cette Revue n° 2, 1913, qui pose très heureusement des principes généraux, et l'étude plus ancienne mais encore actuelle de O. PFISTER, *Religionspädagogisches Neuland.* Eine Untersuchung über das Erlebnis-und Arbeitsprinzip. Zurich 1909.

gardent chacun ses ambitions propres : ils peuvent tirer parti des forces qu'ils ont devant eux pour les orienter à droite ou à gauche vers les fins qu'ils jugent meilleures. Nous ne pensons pas qu'un idéal religieux puisse être entièrement déterminé par des faits comme ceux que nous avons passés en revue. Nous estimons qu'il est indispensable de tenir compte de ces faits, mais nous savons qu'on peut admettre les mêmes faits que nous et en induire d'autres règles de conduite que celles que nous allons proposer, parce que l'on aura choisi un autre but.

1. Et d'abord, de l'universalité et de la spontanéité du génie religieux de l'enfant, nous ne conclurons pas que nous devions laisser l'enfant à lui-même, et nous abstenir d'intervenir d'aucune manière dans cette partie de son développement. Sans doute nous aurons présent à l'esprit les dégâts que peut causer un zèle intempestif et une bonne volonté maladroite.

Une maman trouva un jour dans son jardin un petit garçon de cinq ans et demi en train de triturer des boutons de fuchsias. « Qu'est-ce que tu fais ? » — « J'aide le bon Dieu à ouvrir les fleurs. » Que de parents qui pour aider Dieu à épanouir les âmes de leurs enfants s'y prennent, à bonne intention, avec la même brutalité ignorante !

Mais, de ce que le sentiment religieux se développe de lui-même chez l'enfant, ne concluons pas qu'il ait avantage à se développer sans aucune influence du dehors. Quand Etienne Pascal, « épouvanté de la grandeur et de la puissance de ce génie », fut bien convaincu de l'irrésistible inclination de son fils pour la géométrie, il lui fit donner des leçons. Et tous les parents, s'ils le peuvent, agissent de même en matière de dessin ou de musique. On estime que l'enfant, à proportion même où son intérêt est vivant dans un certain domaine, a tout à gagner à être mis au bénéfice des expériences et des découvertes faites avant lui ; il a droit à sa part du patrimoine que l'humanité a accumulé dans son long effort de recherches ; rien n'aidera davantage son développement que le contact avec les grands génies qui ont, avant lui, sondé les mêmes problèmes.

A ne pas aider l'enfant dans son effort et ses aspirations, que gagnerions-nous ? Au lieu des grandes influences au bénéfice desquelles nous pourrions le mettre, il subirait des influences fortuites ;

parce que ses parents auront refusé de lui donner une instruction religieuse, il recevra celle d'éducateurs qu'ils n'auront pas choisis et que le hasard lui imposera. Prendrez-vous des précautions pour qu'il croisse à l'abri de toute influence dans ce domaine ? Vous ne ferez alors que retarder son développement.

Le P. Girard (1) raconte une expérience faite à la fin du XVIIIe siècle par un père qui prit mille peines pour que son fils n'entendît jamais parler de Dieu. Le jeune garçon eut à réinventer en quelque sorte la théologie et la religion : il en était au culte du soleil quand son père se décida à lui parler.

2. Le caractère, pour ainsi dire instinctif, du sentiment religieux ne me paraît donc pas exclure une éducation concertée dans ce domaine. Mais il nous commande de donner cette éducation dans un esprit tout particulier. Les enfants, nous l'avons vu, sont aussi bien préparés que nous aux expériences d'âme profondes, si l'on préfère un autre langage, ils sont aussi accessibles que nous à l'action divine. Les plus grands éducateurs l'ont reconnu depuis longtemps : « L'inconscience de l'enfant est le repos de Dieu », disait Frœbel. Faut-il rappeler les pages éloquentes de Péguy : « ...c'est l'enfant qui est plein et c'est l'homme qui est vide » ? Ne suffit-il pas de la parole du Christ : « Si vous ne devenez comme ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu. »

Dans le domaine de la vie religieuse, nous ne sommes pas supérieurs aux enfants. Nous leur devons donc, on l'a dit souvent, du respect et, puisque eux de leur côté nous en témoignent, nos relations seront sur ce terrain empreintes d'une nuance de sentiment très particulière. L'allemand a pour désigner des personnes de même rang un adjectif dont notre langue démocratique n'a pas l'équivalent exact : « ebenbürtig » ; les enfants sont nos égaux en noblesse, ils ont droit aux mêmes égards que nous réclamons d'eux. L'esprit dans lequel nous nous adressons à eux, l'atmosphère affective que nous créerons autour d'eux ne sauraient être indifférents aux fins que nous poursuivons.

Entre les deux composantes que nous avons reconnues (2) au sentiment religieux comme à la piété filiale, nous avons marqué,

(1) *De l'enseignement régulier de la langue maternelle.* Ire P., ch. 1. Le récit original de SINTENIS, *Pistevon*, Leipzig 1800, vaut la peine d'être consulté.

(2) Voir articles cités, et, dans cette Revue (1917) notre étude sur *Le respect*.

parce qu'elle s'imposait à nous, une différence de valeur. « La *crainte* de Dieu est le *commencement* de la sagesse. L'amour parfait bannit la crainte. Dieu est *amour.* » Ces affirmations juxtaposées dirigeront notre effort éducatif. Si notre ambition est de conduire l'enfant de la Loi à la Grâce, nous nous appliquerons à ne pas associer dans l'enfant le sentiment religieux à l'idée de contrainte. *Ama et fac quod vis*, disait saint Augustin. Un petit garçon de dix ans énonçait la même pensée en disant à sa mère : « T'aimer c'est tout faire, parce que si on t'aimait vraiment, on n'aurait pas de défauts. » Et son frère, de deux ans plus âgé, transportant cette expérience de sentiment filial sur le terrain de l'expérience religieuse y ajoutait ce commentaire : « C'est une des grandes vérités du monde. L'amour est tout. L'amour est la base de la religion chrétienne... Le christianisme repose sur ces mots : Dieu est amour. »

Si la définition que Salomon Reinach donne de la religion : « un ensemble de scrupules qui fait obstacle au libre exercice de nos facultés » est absolument inacceptable au chrétien parce qu'inadéquate à son expérience et surtout à son idéal, inspirons-nous résolument de cet idéal dans nos essais d'éducation et laissons tomber, comme correspondant à des étapes abolies et accomplies, l'idée de « devoirs religieux » à inculquer à l'enfant. Conduisons-le plutôt dans « la voie royale de la liberté ».

Cela implique que l'éducateur ne cherchera pas à imposer ce qu'il croit, à présenter comme obligatoires les opinions et les doctrines qui le satisfont.

Mais peut-être vaut-il la peine d'insister sur le fait que, surtout, il ne cherchera pas à présenter comme obligatoire ce qu'il ne croit pas. On se trouve parfois en présence de parents qui, tout en ayant eux-mêmes cessé de croire à telles ou telles affirmations traditionnelles ou bibliques, continuent de tenir une telle foi pour désirable. Dans leur désir d'assurer à leur enfant ce dont eux-mêmes sont privés, ils s'appliquent à ne rien laisser voir de leur scepticisme ou de leurs négations et transmettent, telle qu'ils l'avait eux-mêmes reçue dans leur enfance, et avec le même caractère d'obligation qui y était attaché pour eux, la doctrine qui reste pour eux l'opinion juste, l'orthodoxie. Il y a là parfois une forme hypocrite de lâcheté intellectuelle qui ne mérite aucune indulgence, le snobisme religieux de gens qui « croient devoir », par manque de sincérité

autant que de réflexion (1). Mais parfois aussi ce cas est profondément émouvant : l'adulte sent confusément la valeur d'une croyance et il croit par son affirmation en assurer le bénéfice à l'enfant. Est-il besoin de dire que, pour lui procurer cet avantage, la méthode qu'il suit est absolument inefficace.

Il est vain, dans ce domaine comme dans d'autres, de prétendre donner à autrui ce qu'on ne possède pas soi-même : l'éducation religieuse ne peut être faite que par des âmes religieuses. Vous aiderez bien plus votre enfant en lui laissant voir ce que votre soif de vérité et de justice a d'inapaisé encore, qu'en feignant une paix qui lui fera l'effet d'une contrainte.

Mais toute éducation religieuse, si libre qu'on la suppose, implique une part d'instruction, portant sur des *pratiques :* prière, lecture de la Bible, assistance au culte, etc., sur des *faits :* histoire sainte, sur des *doctrines* : existence de Dieu, immortalité, etc. Dans chacun de ces domaines, la parole de ses parents ou de ses maîtres aura pour l'enfant un poids considérable. Si nous avons le souci de ne pas donner à l'enfant le sentiment que l'instruction religieuse le lie, il ne suffira pas que nous nous abstenions de lui présenter comme obligatoires les pratiques ou les croyances dont nous l'instruirons ; il faudra que nous nous appliquions à fournir nous-même à l'enfant comme un contre-poids au prestige indû que l'attachement qu'il a pour nous conférera très certainement à nos opinions et à notre exemple. Sinon, sans que nous l'ayons voulu, le jeu naturel du sentiment filial allié à l'instinct religieux transformera en dogmes absolus, qui risqueront d'être l'occasion de crises et de déchirements, nos récits et nos avis.

En matière de pratiques, il me semble que nous devons à l'enfant de ne pas le laisser ignorer que les nôtres ne sont pas celles de tout le monde ; chacun ne prie pas, et surtout pas de la même manière : il y a des catholiques, des mahométans, des athées. Nous ne présenterons pas — il faut l'ajouter — ceux qui ne partagent pas notre manière d'adorer comme des réprouvés, ou comme des malheureux. Disons à l'enfant nos raisons de croire ce que nous croyons, et disons-lui les leurs. De même en matière de doctrines : disons ce que nous ignorons en même temps que ce que nous

(1) We must never, never doubt
What nobody is sure about.
(C'est très mal de mettre en doute ce dont personne n'est sûr.)

croyons ; devant les grands mystères de l'Au-delà, si nous faisons allusion aux solutions antiques ou orientales, nous accroîtrons dans l'âme de l'enfant, non seulement le sens du mystère de la vie et de la mort, mais le sentiment de la valeur des affirmations chrétiennes : ce sont des problèmes devant lesquels depuis des myriades d'années l'homme s'arrête, cherche, espère. Pourquoi l'enfant serait-il tenu de croire que c'est tout simple ?

Pour l'histoire sainte aussi, on épargnera à l'enfant des chocs souvent meurtriers, si l'on s'applique d'emblée à lui raconter d'autres belles histoires qui se sont passées il y a bien longtemps et à propos desquelles la poésie de la légende a pu se mêler à la relation des faits (1) : Tell et le Grütli, Clovis, les rois de Rome, la guerre de Troie. Et l'atmosphère des *Fioretti* peut aider à raconter certains miracles de la Bible, sans que le merveilleux en devienne oppressant pour l'âme enfantine.

Trouvera-t-on à ces suggestions une teinte de scepticisme ? J'en serais fâché. Il me paraît incontestable que plusieurs des grandes expériences chrétiennes aboutissent à des affirmations universelles au contour nettement arrêté, dont on n'estomperait pas le dessin sans en atténuer l'image ; la doctrine du péché originel, celle de la divinité du Christ, celle de la valeur universelle du christianisme, celle de la suffisance des Ecritures et de la valeur unique de la Bible sont de ce nombre. Il ne s'agit pas ici de les discuter, ni même de les formuler ; je me suis borné à donner à chacune son nom traditionnel. Mais, même en admettant le caractère universel et absolu de chacune d'elles, il resterait loisible de nous demander comment il faut les présenter à l'enfant : les maîtres de mathématiques et de physique se posent la même question en ce qui concerne des propositions dont l'universalité et la nécessité ne sont pas contestées.

Dans l'intérêt d'une religion où l'amour doit bannir la crainte, il nous paraît que la méthode inductive et empirique, celle qui part des faits concrets et des valeurs individuelles, est beaucoup préférable à un enseignement d'autorité qui présenterait d'emblée sous leur forme absolue les dogmes dans lesquels s'est cristallisée l'expérience chrétienne à travers les siècles. Nous pouvons dire d'avance à nos enfants, comme on le disait à nos pères : « Vous

(1) « Maman, l'histoire sainte ça n'a pas l'air si vrai que l'histoire de France. »

serez toujours incapables par vous-mêmes d'aucun bien. » Nous pouvons aussi leur laisser découvrir petit à petit, et par eux-mêmes, leur faiblesse, leur impuissance. Nous pouvons leur dire d'avance la place unique que nous attribuons au Christ parmi les humains ou à la Bible parmi les livres. Nous pouvons aussi leur présenter, en même temps que Jésus de Nazareth, Socrate, Mahomet, le Bouddha, — ou quelques-uns des plus grands disciples, saint François, Zwingli, Penn, Oberlin, et leur laisser découvrir la distance immense qui les sépare tous du Maître.

La méthode que j'appelais tout à l'heure inductive me paraît décidément supérieure. Elle évitera que les négations antichrétiennes, en méritant le nom de libre-pensée, ne se revêtent de l'attrait et de la majesté de la pensée libre. Elle parviendra à fonder sur le témoignage irréfutable de la lumière intérieure les affirmations essentielles à la vie de l'âme. Elle seule, en un mot, nous paraît s'inspirer vraiment de ce respect de l'enfant que l'étude des faits recommande au psychologue et dont le solennel avertissement du Maître (Mat. XVIII 6, 10) fait un devoir au chrétien.

Mais, ne l'oublions pas, ce ne sont encore là que problèmes d'enseignement, d'instruction ; or l'essentiel est éducation. L'éducation religieuse est une culture du sentiment d'amour filial ; elle ne peut être que l'œuvre de l'amour. Ἀγαπώμενοι ἀγαπῶμεν.

PIERRE BOVET.